

Au Refuge



ENCORE CENT METRES ET ON Y EST !

Ils avaient voulu aller loin, toujours plus loin dans la nature sauvage. À perdre de vue les champs cultivés et les maisons protégées par les empilements de leurs réserves de bois. À en oublier la fumée paisible signant la cheminée et l'eau docile dans les canaux d'arrosage. Ils ont voulu en voir plus, assiéger la demeure des démons qui font rouler les pierres et s'effondrer les ponts de neige, qui jettent des sortilèges et vous prennent la tête dans un étau. Ce sont eux qui noircissent le bleu du ciel à mesure que l'on monte.

Mais quand même, au milieu de tous ces dangers, c'était bon de retrouver la maison, l'humaine maison de brique et de bois, coquille de noix égarée sur un épaulement de montagne, là où s'arrête le sentier, ha, le refuge ! Il y avait là un gardien mi-homme mi-diable, rudoyant et

rugueux, bonne pâte et soupe-au-lait pour morigéner les alpinistes, comme le ferait un père ou une mère, d'avoir entraîné au retour de l'école. Et qu'as-tu fait pendant tout ce temps et essuie tes pieds avant d'entrer et fais pas de miettes ici et de toutes façons c'est plus l'heure.

N'en rajoutons pas sur les valeurs maternelles du refuge, microcosme de l'univers, ni sur ce retour à la discipline domestique qui ravit les alpinistes et enrichit leur face nord d'un voyage au centre de la mère, d'une tétée d'altitude. Ça fait partie du jeu. On se satellise, on s'évade pour une meilleure nidification.

Plus drôles sont les gardiens qui prennent leur rôle à cœur. On n'est pas des limonadiers, hein, même si le refuge est à un quart d'heure à pied, en soufflant, du bord de la route. Je vous sers si

je juge que vous devez être servis. Quatre bières sur un plateau tout en picorant des yeux la crête effilée comme un visage de contrebandier; il faut imposer ses priorités. Usage de pierre, sourire n'est pas de mise devant le randonneur et l'alpiniste. Qu'est-ce qu'ils ne vont pas encore aller me faire ces deux-là. Toutes les voies, tous les sentiers, il les a faits, mieux que s'il les avait lus dans un topoguide. Tant de froideur, mais voilà l'alter ego, le vieux guide ou le vieux gardien, et tout se déride. Ils parlent. Ils se parlent humainement, sans aboyer. De quelle chair sont-ils, ces humains si fragiles, frémissants sous les mots maintenant, et tout à l'heure blocs de pierre, impassibles, muette affirmation que nous étions, entre ces cloisons de bois, sur ces bâts-flancs, à cette table et sur ce banc, seulement tolérés, en transit. ● ●

LES CONTES DE RICOU

par Pierre CHARMOZ

Le vieux loup de Ricou
Dix petits scouts montaient à Ricou,
entre chien et loup. Pour se donner
du courage, ils chantaient d'une
voix de fausset:
"Promenons-nous dans les bois,
Pendant que le loup y est pas,
Si le loup y était,
Il nous mangerait.
Mais comme il n'y est (peut-être)
pas,
Il nous mangera (peut-être) pas.
Loup, y es-tu ?
Loup, que fais-tu ?"
demandèrent en tremblant les dix
petits scouts.
Un long hurlement leur répondit:
"J'affûte mes incisives !
- Argghh..."

Neuf petits scouts montaient à
Ricou, entre chien et loup. Pour se
donner du courage, ils
chantaient d'une voix de fausset:
"Promenons-nous dans les bois,
Si le loup y était,
Il nous mangerait.
Mais comme il n'y est (peut-être)
pas,
Il nous mangera (peut-être) pas.
Loup, y es-tu ?

Loup, que fais-tu ?"
demandèrent en tremblant les neuf
petits scouts.
Un hurlement leur répondit:
"Je lèche mes babines !
- Argghh..."

Huit petits scouts montaient à
Ricou, entre chien et loup. Pour se
donner du courage, ils
chantaient d'une voix de fausset:
"Promenons-nous dans les bois,
Pendant que le loup y est pas,
Si le loup y était,
Il nous mangerait.
Mais comme il n'y est (peut-être)
pas,
Il nous mangera (peut-être) pas.
Loup, y es-tu ?
Loup, que fais-tu ?"
demandèrent en tremblant les huit
petits scouts.
Un hurlement plus sourd leur
répondit:
"Je suçote mes canines!
- Argghh..."

Sept petits scouts montaient à
Ricou, entre chien et loup. Pour se
donner du courage, ils

chantaient d'une voix de fausset:
"Promenons-nous dans les bois,
Pendant que le loup y est pas,
Si le loup y était,
Il nous mangerait.
Mais comme il n'y est (peut-être)
pas,
Il nous mangera (peut-être) pas.
Loup, y es-tu ?
Loup, que fais-tu ?"
demandèrent en tremblant les sept
petits scouts.
Une drôle de voix leur répondit:
"Pouffe! Je remets mon dentier.
(Un peu plus tard:)
- Argghh..."

Six petits scouts montaient à Ricou,
entre chien et loup. Pour se donner
du courage, ils chantaient d'une
voix de fausset:
"Promenons-nous dans les bois,
Pendant que le loup y est pas,
Si le loup y était,
Il nous mangerait.
Mais comme il n'y est (peut-être)
pas,
Il nous mangera (peut-être) pas.
Loup, y es-tu ?
Loup, que fais-tu ?"
demandèrent en tremblant les six

Ces petits contes ont été écrits en
juillet 1990, au refuge de Ricou, à
2100 m d'altitude, lors d'un séjour
dans la haute vallée de la Clarée.
Il est possible, l'altitude aidant, que
l'auteur ait pris quelque liberté avec
les classifications botaniques ou
zoologiques qui ont cours en ce bas
monde.
Selon la formule consacrée, toute
ressemblance avec des lieux
imaginaires ou des personnes
n'ayant jamais existé...

petits scouts.
 Une voix fatiguée leur répondit:
 "Je boulotte une pastille.
 (Un peu plus tard:)
 - Argghh..."

Cinq petits scouts montaient à Ricou, entre chien et loup. Pour se donner du courage, ils chantaient d'une voix de fausset:
 "Promenons-nous dans les bois,
 Pendant que le loup y est pas,
 Si le loup y était,
 Il nous mangerait.
 Mais comme il n'y est (peut-être) pas,
 Il nous mangera (peut-être) pas.
 Loup, y es-tu ?
 Loup, que fais-tu ?"
 demandèrent en tremblant les cinq petits scouts.
 Une voix geignarde leur répondit:
 "Je m'déblaie les molaires.
 (Un long moment après:)
 - Argghh..."

Quatre petits scouts montaient à Ricou, entre chien et loup. Pour se donner du courage, ils chantaient d'une voix de fausset:
 "Promenons-nous dans les bois,

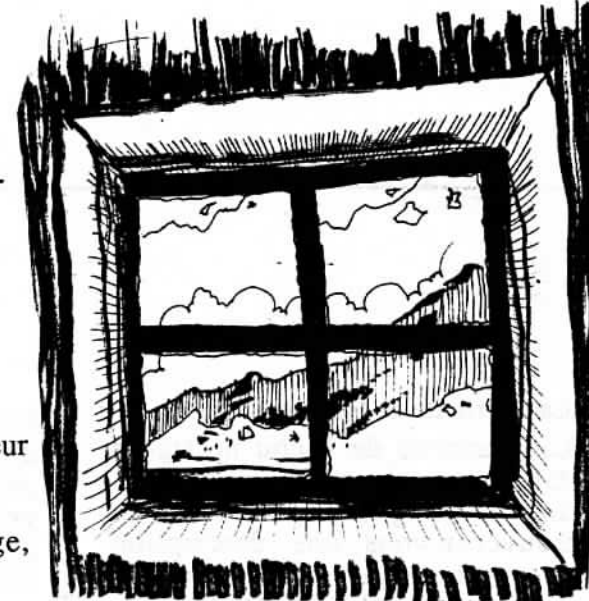
Pendant que le loup y est pas,
 Si le loup y était,
 Il nous mangerait.
 Mais comme il n'y est (peut-être) pas,
 Il nous mangera (peut-être) pas.
 Loup, y es-tu ?
 Loup, que fais-tu ?"
 demandèrent en tremblant les quatre petits scouts.
 Entre deux borborygmes, une voix sirupeuse crachota:
 "Je digère une fourragère.
 (Après un très long moment:)
 - Argghh..."

Trois petits scouts montaient à Ricou, entre chien et loup. Pour se donner du courage, ils chantaient d'une voix de fausset:
 "Promenons-nous dans les bois,
 Pendant que le loup y est pas,
 Si le loup y était,
 Il nous mangerait.
 Mais comme il n'y est (peut-être) pas,
 Il nous mangera (peut-être) pas.
 Loup, y es-tu ?
 Loup, que fais-tu ?"
 demandèrent en tremblant les trois

petits scouts.
 Une voix brisée par les sanglots leur répondit:
 "Je mastique du plastique.
 (Ils étaient en vue du refuge, quand...)
 - Argghh..."

Deux petits scouts montaient à Ricou, entre chien et loup. Pour se donner du courage, ils chantaient d'une voix de fausset:
 "Promenons-nous dans les bois,
 Pendant que le loup y est pas,
 Si le loup y était,
 Il nous mangerait.
 Mais comme il n'y est (peut-être) pas,
 Il nous mangera (peut-être) pas.
 Loup, y es-tu ?
 Loup, que fais-tu ?"
 demandèrent d'une voix fluette les deux petits scouts.
 Un long rot leur répondit:
 " Beurppp.
 (Oui! le refuge est là, tout proche...)
 - Argghh..."

Un petit scout montait à Ricou, entre chien et loup. Pour se donner du



courage, ils chantaient d'une voix de fausset:

"Je m'promène dans les bois,
 Pendant que le loup y est pas,
 Si le loup y était,
 Il me mangerait.
 Mais comme il n'y est (peut-être) pas,
 Il me mangera (peut-être) pas.
 Loup, y es-tu ?
 Loup, que fais-tu ?"
 chuchota le dernier petit scout.
 Il sentit une haleine fétide sur son visage et une voix endormie lui répondit:
 " Désolé, je n'ai plus faim..."

La marmotte de Ricou

La marmotte de Ricou ne figure dans aucun répertoire de la faune des montagnes; peut-être en trouverez-vous une description sommaire dans le Manuel de zoologie fantastique d'Ezra Pound. Elle apparaît, vers le milieu de l'après-midi, à peu de distance de la terrasse du refuge. Plutôt mondaine, elle attend les moments de grand passage pour se montrer.

La voilà, juchée sur un rocher, à dix mètres de vous: dès que vous l'avez vue, vous avez senti un irrésistible désir de l'attraper. Avec des ruses de Sioux, vous gagnez cinq mètres. Elle, toujours immobile, a gardé ses distances et, avec son air de ne pas y toucher, vous invite: approche! approche! un peu plus près... Trois pas en avant -- marmotte à dix mètres!

Le plus étrange, c'est que le paysage, qui connaît les lois régissant les perceptions sensorielles, se met à votre portée avec une bonne volonté qui frise l'impertinence, hormis, bien sûr, le rocher où se tient la marmotte qui, comme elle, demeure inaccessible.

Intrigué, vous en parlez au gardien du refuge. C'est un homme des plus serviables: avec empressement, il vous propose sa lunette (grossissement: 50); fébrile, vous vous emparez de l'instrument, sans remarquer le petit sourire qui naît dans le secret de sa barbe. L'œil



vissé à la lunette, vous explorez d'abord le ciel, la crête du Queyrellin, puis l'autre versant de la Clarée, où vous vous promenez un instant parmi les moutons en train de chaumer. Sournoisement, vous décrivez un cercle parfait et crac! en plein sur la marmotte (qui demeure

insensible à tant de sollicitude). Des fourmis monstrueuses, des aiguilles de pin grosses comme des troncs de mélèzes, une vieille chaussure dont vous lisez sans effort le mode d'emploi, inscrit en cyrillique sur la semelle; mais de marmotte, point! Elle est invisible au télescope, optique ou électronique.

On a tout essayé, de la loupe aux jumelles à infrarouges. Transparente. C'est insensé.

Oui, la marmotte de Ricou est unique au monde: visible à l'œil nu et inaccessible à la main, elle suscite bien des convoitises. Amateur ou professionnel, tout zoologue qui se respecte se promet d'être le premier à l'attraper.

Il n'est pas rare de les voir se déployer en bataillons serrés pour une manœuvre d'encerclement dont ils ont lu la recette dans Clausewitz ou chez Sun Tse. Implacables, ils resserrent peu à peu la boucle fatale... et n'ont plus qu'à se serrer la main: la bestiole est passée au travers sans même se donner la peine de bouger le bout du museau.

On raconte au refuge, à la veillée, le cas du Dr Laurendeau, un éminent

spécialiste des hibernants. Parti au petit matin à la poursuite de la marmotte chimérique, il n'est jamais revenu.

Le nom de Pierre Charmoz est, dans la littérature alpine, précédé d'un aérosol de soufre. Le premier, avec Cime et Châtiment, La Montagne à seins nus et L'Héroïque aventure de Henriette de Tourville sur la cime du mont Blanc, il l'a tirée de sa prudence malade. En plus de ces ouvrages, prototypes d'une écriture "chaude alpine", il a publié Première ascension népalaise de la Tour Eiffel et L'indicateur Bertrand (Editions Deleatur) où la dérision et l'humour décapent les formes fossiles du récit d'expédition. L'âge mûr venant (malgré son pseudonyme il aurait entre 35 et 40 ans), Pierre Charmoz met aussi son imagination au profit de textes qui peuvent mis entre toutes les mains, selon l'expression consacrée.

LES GRISONS EN 1552

par LAMBIN

Depuis mon départ de Padoue, j'ai tout le temps été en voyage, et quel voyage! Difficile, pénible, affligeant, surtout dans le temps où nous avons trainé dans les rochers et les montagnes de la Rhétie. J'espère que vous m'excuserez si je ne vous envoie pas tels détails que j'ai l'habitude de vous écrire lorsque je suis de séjour et de loisir en quelque endroit. Si pourtant vous êtes tellement avide de nouvelles que vous n'acceptiez pas mon excuse, et si vous aimez mieux me voir écrire tout ce qui me viendra aux lèvres, pourvu que ce soit chose extraordinaire, que de recevoir des lettres courtes et vides, soit! j'agirai à votre guise. Apprenez donc ceci sur la police, la condition et les mœurs des Rhètes. Ils habitent les montagnes et le pied des montagnes. C'est une race dure. Ils se glorifient surtout de leur liberté, et ils n'ont pas tout à fait tort. En effet, parcourez, lisez tout l'histoire: nulle part vous ne trouverez démocratie plus parfaite que chez les Rhètes. En voici une preuve: ce n'est ni au plus noble, ni au plus riche, ni au plus instruit que sont conférées les

magistratures, mais, si le sort l'exige, à un bourrelier, à un savetier ou à un forgeron.

On trouve chez eux trois agglomérations principales, qui sont comme les capitales de toute la Rhétie, savoir Coire, Tirano, Poschiengo. Mais Coire est une ville forte et environnée de remparts. Tirano et Poschiengo sont d'humbles bourgades, qui ne sont pas autrement connues. Les autres localités sont affreuses et plus propres à loger des bêtes sauvages que des humains.

Ils ont trente-deux villages. Chacun contient environ cent maisons. Elles ressemblent à des huttes, à des cabanes de bergers. Elles sont toutes bâties de pins raboteux, de grande dimension, non point dirigés dans le sens perpendiculaire, mais obliques et reliés sans intervalle, sans aucune matière qui les fasse adhérer ensemble; pourtant, aux angles des constructions, ils sont rattachés soit par des crampons ou des pièces de bois, soit par d'autres arbres légèrement creusés, ou laissés ronds et entiers. Des demeures un peu plus élégantes reposent sur des

fondements de pierre, qui ont six pieds de haut. Le reste est en bois.

Dans chaque maison, il y a une salle unique où l'on mange, extrêmement exigüe. Pas de cheminée, pas de foyer: à la place, un poêle de faïence. Quand les hôtes s'y sont réchauffés, ils boivent plus que de raison. Ajoutez deux ou trois chambres, dans chacune desquelles on trouve quatre lits, plus même. Ils fourmillent de punaises, de puces et de poux. Ils sont couverts de peaux boucs sordides et malodorantes au dernier point. Je ne pense pas que la puanteur des phoques soit plus insupportable. C'est donc dans ces lits qu'il faut se coucher si on ne préfère veiller ou dormir tout botté et crotté de boue.

Mais il est ridicule d'écrire sur la façon de dormir, avant de vous avoir fait connaître les mets qu'on sert aux hôtes, et la bonne chère dont on les régale. Voici donc l'exorde du festin. On apporte un bassin gigantesque, plein de bouillon et de morceaux de pain; il y aurait là de quoi faire dîner trois ours, comme dit l'autre. Puis ce sont des andouilles, faites de viande d'ours,

servies dans des écuelles de bois ou d'étain, non lavées et toutes poudreuses. On y ajoute de la viande de bœuf, salée, rance, dont les dents même d'un loup viendraient à bout malaisément. On y jette encore de la viande de bœuf. On sert en outre des pigeonceaux gigantesques, et plus grands que leurs mères même. Parfois se rencontre une poule dont la dureté oppose au palais une résistance désagréable, comme dit Horace. La conclusion et l'épilogue du banquet consiste en un fromage qui ouvre plus d'yeux qu'Argus, desséché, salé à plaisir, d'ailleurs fade et de mauvais goût.

Une nappe est étendue sur la table, tachée, déchirée, infecte, souillée de vétusté; de serviettes, il n'est pas question. Des domestiques se tiennent auprès, tout sales de suie et de crasse, barbares de visage, barbares de langage. Les cuisiniers (car le choix du cuisinier importe, qui doit manier les aliments et préparer le repas) ont des cheveux hérissés, des barbes non peignées, immondes, des mains qu'ils ne lavent jamais. Encore les voyageurs auraient-ils de la chance si l'office de

L'ETERNITE DE LA CABANE

par Maurice CHAPPAZ

la cuisine était toujours confiée à des hommes. Ils seraient tolérables. Mais dans certains villages ces fonctions reviennent à des femmes dont la taille est géante, les yeux crasseux, les narines purulentes et rongées de polypes. On jurerait des Mégères ou des Proserpines, tant leur aspect est affreux, leur habillement vieux et fétide, leur corps entier dégoûtant et couvert de malpropreté.

Mais de tous les désagréments dont nous fûmes accablés, le plus lourd et le plus pénible nous vint de ces poêles de faïence installés dans les salles à manger selon la coutume allemande. Pour abréger, la nappe, les pots à boire, la vaisselle, les plats, les serviteurs sont tels qu'il vaut mieux vomir que manger; les lits, les couvertures, les matelas, les chambres vous font préférer la veille au sommeil.

(Extrait de la Revue d'Histoire littéraire de la France, tome XIII.

Le virulent silence du moine gardien Le gardien se tient devant la porte de la cabane. Il est toujours là ou toujours dedans près du fourneau, comme le coq sur le navire. Et cet instant dure sans cesse. L'homme aux bretelles de cuir. Les soirs et les après-midi s'impriment. Nous sommes arrivés des dizaines de fois dans cette Hütte, dans l'anneau des Alpes, dans l'anneau des choucas. Quels avatars ou sursis pénitentiels monastiques ! Le gardien circule comme l'aiguille d'une horloge autour de la cabane. La cabane est son cadran.

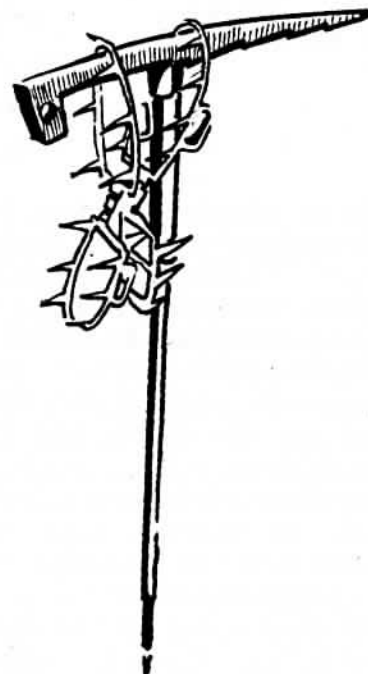
Il sera trois heures.

Vous sentez l'ozone ? La neige s'effrite sur les murets qui, étayant la tête branlante de la moraine, aventurent un escalier. Les pierres alignées se chauffent au soleil. Air et pierres communiquent: immobilité et silence tels des vins se transvasent l'un dans l'autre. Le gardien qui tourne autour de l'île, qui ouvre une trappe, mesure la neige fraîche, a arrêté sa face de pelle carrée sur la terrasse. Son visage a l'air de s'aplatir. Ses yeux écoutent comme le gésillement de la neige qui fond.

Et puis un jour la lumière se glace. Le soleil ne serait-il pas au séchoir ? Il a le rire muet des claustrés au grand air.

Le sang circule vite, plus vite que les pensées. Pas besoin de se gifler les fesses. Au coin du toit une stalactite égrène une goutte d'eau en cinq minutes. Il y a un plot de sapin. Le gardien s'est épanoui dans une déité un peu animale. Qu'il soit assis, qu'il soit debout, un monde à part, le grand nord, le grand ailleurs de chez nous s'incruste, gèle dans sa barbe. Il surgit le nez contre le bec de deux choucas qui se balancent et d'un pincement d'ailes se posent dans une anfractuosité de rochers où ils deviennent subitement eux-mêmes deux trous d'ombre. Le gardien a traversé leur vol en déambulant puis i: fixe un point, il mâchonne quelques paroles dans les jumelles pour les caravanes agrippées aux glaces.

Peut-être qu'il va fumer ?



Ce texte est extrait de La Haute route, édité par Bertil Galland (Suisse) en 1974. L'anthologie Passages (Glénat, 1988) reprend intégralement le chapitre consacré aux refuge, cabane ou Hütte comme on voudra bien les appeler, de cet ouvrage épuisé.

De Maurice Chappaz citons encore, pour ce qui a trait à la montagne, Les Maquereaux des Cimes blanches (Zoé, 1984) et Journal des 4000 suivi de Bienheureux les lacs (Passage, 1985).

UN CARTOGRAPHE

par René SIESTRUNCK

Il pleuvait depuis le matin. Au soir, rien ne laissait présager que cela dût prendre fin. Quand même vers midi on avait eu droit à une éclaircie. Vite éteinte par la pluie consciencieuse et froide. L'histoire de notre pays, encastré au creux des montagnes, c'est l'histoire du temps qu'il fait. Le sale temps c'est nos guerres à nous. Des hautes montagnes qui nous surplombent nous avons à craindre le ruissellement et les glissements de terrain. Au-dessus de nos champs elles font régner un air toujours vif. La neige en juillet est fréquente. Notre mémoire, sans doute ingrate, s'ordonne davantage selon les inondations et les sécheresses qu'à l'aide des naissances et des décès. Nos maisons sont toutes sur des hauteurs. Les anciens nous ont assez raconté ces histoires de torrents de boue qui noient bêtes et gens. Mais je craindrais de vous ennuyer en insistant sur notre climat. La pluie tombait. Cela faisait sur la montagne -en connaissez-vous de plus massives ?- des traces plus foncées et puis des coulées jaunâtres charriaient des rochers et

des arbres. Ça venait de l'ouest. C'était pour durer.

On n'avait pas attendu la coupure de courant pour allumer les bougies. Toute la famille était autour de la table. La soupe fumait. Epaisse avec de gros haricots blancs qui flottaient. La télévision rapportait la vie d'un autre monde avec ses plages de sable et ses cités surchauffées. Le transformateur sauta et toute la famille eut l'instant qui suivit les yeux qui papillonnaient tandis que des ombres verticales dansaient sur les visages. On mangeait en silence. Même la petite dernière emplissait sa manche de soupe tiède sans faire de bruit.

J'habite cette maison depuis dix ans. Les anciens propriétaires l'avaient baptisée "Le Refuge". Avec les jumeaux et la belle-mère je peux dire qu'il n'y aurait plus la place pour un chat. Tous ensemble autour de la soupière. Il n'y a pas besoin de parler. On regarde les ombres danser, on guette les reflets sur la grande bassine de cuivre qui sert aux confitures, on sourit parfois.

La coutume c'est de rester chez soi quand il en tombe comme ce soir. La pluie suspend les invitations et les veillées. La pluie c'est en famille qu'on l'entend. L'idiot du village est le seul qui sorte sous la pluie. Il dit même qu'il aime ça, sentir l'eau transpercer sa veste et son corps s'alourdir. Il est attiré par l'eau. Un jour ou l'autre on le retrouvera noyé. C'est sa passion, c'est son destin.

Quand on a entendu frapper, on s'est tous regardé. Qui pouvait avoir perdu la tête au point de ne pas s'être rendu compte qu'il pleuvait ? On insistait derrière la porte. Un malade. Un fou. J'allais vers la porte, c'était à moi de le faire, c'était à moi d'ouvrir. L'homme était grimaçant, avec de grosses mèches mouillées sur le front. Je pensais confusément aux crimes de Longuebrègue, jamais éclaircis. Il ne dit pas "bonsoir". Il dit "c'est la loi. Vous devez m'aider". L'hospitalité n'est pas un vain mot chez nous. Devant son impolitesse, j'en ai rajouté. "Séchez-vous seulement, monsieur, puis vous partagerez notre repas. Roseline,

laisse la place devant le feu". L'homme s'installa sans façon. Ses vêtements fumaient. La pièce s'emplit d'une odeur de chien mouillé. L'eau en séchant laissait sur le front de l'homme des traces noirâtres qu'il frottait machinalement. Il faisait honneur au repas. Il n'en dit rien mais ma femme en fut flattée. Il goûta le vin du bout des lèvres puis aspira d'un trait le verre avec, pour la première fois, un signe de contentement. C'était donc bien un être humain, sensible aux bonnes choses et ce vin-là c'était le sang de la montagne.

"C'est bien ici le Refuge?" "Oui, c'est le nom de la maison, mais on n'accueille plus de voyageurs comme du temps des propriétaires d'avant. Le nom est seulement sur la façade. Depuis la grande avalanche qui a bouché le tunnel, les voyageurs sont rares. Le pays n'a plus bonne réputation. Mais, vous êtes blessé?" "Non, ce n'est rien, une égratignure".

Il mangeait toujours de bon appétit. Il dit "il faut que vous me conduisiez à la frontière". "En pleine nuit et par ce temps ?" Je me sentis sans

volonté devant ce je-ne-sais-quoi de tendu qu'il avait dans le regard, presque menaçant. Aller à la frontière n'est pas difficile, mais le passage des à-pic demande une grande attention même en plein jour et par beau temps. Enfin, je m'habillai et nous sortîmes.

J'avais décidé de marcher vivement pour éprouver l'homme que je sentais à l'ouvrage derrière moi. Le plus pénible était la pluie et la condensation qui faisait qu'on était mouillé au-dessous comme au-dessus. C'est un chemin de terre. Il était très fréquenté autrefois. Les automobiles et les camions s'y suivaient de si près qu'on avait peine à circuler avec nos charettes de foin. Le trafic ne nous profitait pas. Tout partait là-bas, dans le pays neuf qui se construisait. On voyait aussi passer les émigrants, la jeunesse prise par le mirage d'une fortune vite acquise. Alors il y avait eu la grande avalanche. Alors nous nous sommes retrouvés seuls avec nos charettes de foin sur la route ravinée. Les auberges ont fermé. Même les gendarmes sont partis. Le pays neuf a trouvé d'autres

fournisseurs. Puis à son tour il a vieilli. C'était le silence sur la montagne éboulée. Pendant quelques temps fouiller les décombres a donné du travail aux bons-à-rien de chez nous. Il fallait remuer de plus en plus de terre et de neige pétrifiée pour un tout petit gain, alors ils ont laissé tomber.



L'homme est essouffé. Moi aussi d'ailleurs. Il marche bien. La frontière approche. Ce qu'on appelle la frontière c'est cet amas de poutrelles rouillées à l'emplacement du téléphérique. Les douaniers avaient leur cabane juste à côté. Ils sont encore dessous.

On est sur un plateau. Nulle part

ailleurs le pouvoir de la montagne n'est aussi fort. Le peu de lumière de la nuit s'attache aux plaques blanches de la paroi d'où descendent régulièrement des blocs. Une odeur de résine, de poudre et d'électricité l'emporte sur celle de l'humidité. L'angoisse est saisissante. On pense plus au chaos qu'à soi-même. Comment résister à la passion qui monte d'un sol fait de glace, d'acier, de roc et de chair humaine ?

"Nous y sommes" dis-je après un temps d'hésitation. "C'est bon, laissez-moi. Votre mission est accomplie. Vous avez mérité la reconnaissance du Pays". Je ne bougeai pas. Il paraissait ne pas me voir. Une lueur brumeuse tentait de surmonter la nuit. Il se mit à dessiner des formes sur un carnet de poche. Il écrivait nerveusement. La pluie délayait aussitôt ses croquis et ses signes. Un jus noir coulait sur son poignet.

Je reculai dans l'ombre défaillante. Il ne me vit pas partir tant son travail l'absorbait. Dans la descente un rayon de soleil me surprit. Une multitude de papillons bleus dansait sur les flaques d'eau. ● ●

PAROLES DE SAISONS

Ils ont participé à la ruée vers l'or blanc, au début des années 70. Tous sur une même ligne aux ordres du starter. Les saisonniers, ces travailleurs mobiles et flexibles, pionniers, aventuriers du monde touristique des services, commencent à écrire leur histoire.

Ces femmes et hommes, héros plus ou moins colorés des stations, invisibles pour beaucoup, retrouvez-les dans **Paroles de Saisons**, un volume de 36 pages, format 10,5x29,7, avec 16 illustrations de Nimos, au prix de 35 frs.

Commandes: TRANSHUMANCES
Le Rosier, 05100 Val-des-Près. ●

LE CLIENT

par Joël BENETEAU

Les 7x30 Habicht siglées d'un aigle qui fond sur sa proie sont une merveille de prolongement de la vision. Depuis la véranda solaire du refuge, je discerne toute approche, toute tache en mouvance sur le sentier du Parc National des Ecrins. En traverse, je surprends et je filature LE CLIENT. Les lentilles autrichiennes m'informent jusqu'au détail vers le: "...et pour vous, que sera-ce?", longtemps après sudation et souffle court, dans la grande salle, à l'arrivée de l'hôte. Je peux reconnaître, au grossissement, le solitaire par erreur, par goût ou par hasard, celui de la menthe à l'eau sans imagination, la même menthe à l'eau que toujours, celle de la ville, de la campagne et du rivage; je devine, en l'accompagnant dans la montée à l'ombre de la Tête de Gramusat, la famille de Marolles-les-Buis par Nogent-le-Rotrou, bonnetée de laine humide de neige au-dessus d'anoraks aux couleurs ternes, découpés dans les formes

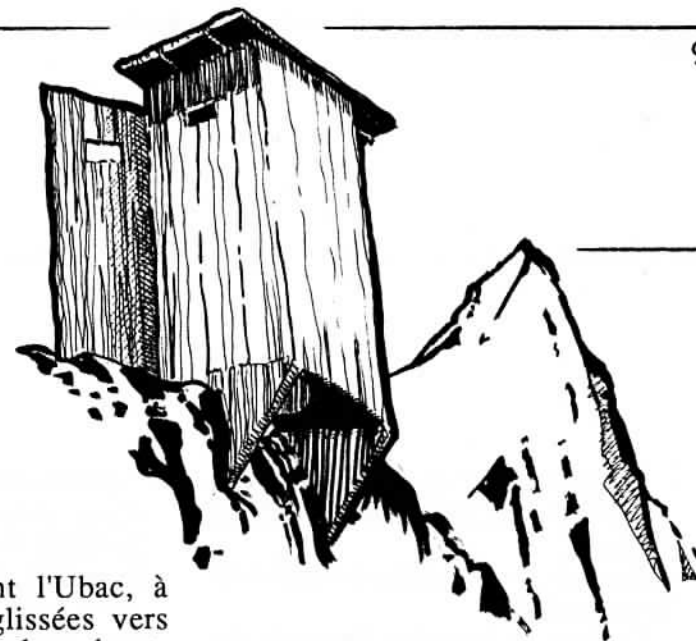
classiques des années soixante dix, trois chocolats au lait, trois tartes "L'Aigle doré" des Ribes, parfum framboise et une bière industrielle: du reconstituant avant la descente, en fin d'après-midi, jusqu'à Fressinières; jumeler un cafiste à chemise à carreaux, knickers à grosses côtes de velours beige, chaussettes rouges et souliers en cuir, crée le doute: depuis trente cinq ans, cet arpenteur de montagnes a pensé sa besace et, du saucisson pur porc à la gourde hydratante, tout le prévu des années d'habitude l'écartera de ma carte des boissons chaudes ou froides. Il prendra le mélezin, délaissant la porte du gîte enfumé, pour le lac Palluel, plus fréquentable. La neige qui ne cesse de tomber en poudrerie m'empêcherait de focaliser correctement un groupe de randonneurs à peaux de phoque. De toutes façons, leurs sacs sont toujours pleins et on ne pousse pas une lieue de spatule, depuis les Violins, pour se chauffer les guêtres près du fourneau Guyon et frères, de Dôle, à trois marmites, crépitant de mélèze. Eux, ils traversent le torrent gelé de la

Lauzière et attaquent l'Ubac, à grandes enjambées glissées vers l'amont, toujours plus haut, jusqu'au Grand Pinier, là où s'arrête dans le ciel la montagne d'ici.

Pourtant, j'ai tout préparé:

- la réserve de bois près du coffre en cembro
- la théière avec deux sachets
- l'eau qui bout depuis déjà dix jours
- le sourire d'approche
- la convivialité qui sied
- l'admiration sur la performance et les difficultés d'accessibilité du refuge en février, vu qu'il n'y a plus de saisons.

Il y a bien longtemps que le scooter n'a pas tracé et le chasse-neige de Fressinières a certainement fort à désenclaver le village. Les chamois ont quitté les barres de la grande cascade de glace, trop exposées, dès qu'ils ont senti le temps, une oreille vers la vallée. Pousser le champ des jumelles vers leurs vires habituelles, au-dessus de la vieille cabane



pastorale serait vain. Mieux vaut fixer l'attention là où le trait du sentier a disparu, là où ON peut apparaître. La trace longiligne de la renarde n'est plus visible au creux du torrent. Aujourd'hui, je n'irai pas déposer le morceau de viande en offrande à la sauvagine, qui un jour mangera dans ma main. Trop risqué.

Ma clientèle s'amenuise d'heure en heure, de jour en jour. J'ai réussi à déposer un peu de gras de mouton à l'hermine de l'écurie à Charly mais demain, je peux oublier, tant la neige est lourde au sortir des Enflous, tant l'effort de la montée vers le temple coûte. Deux chocards fendent le ciel blême et longent l'avalanche qui s'est déclenchée, apportant à la casse des tons brun sale de raclure, et gommant le sentier de Dormillouse. Etre coupé de la vallée ne justifie pas l'inaction:

WHYMPER EN QUEYRAS

par René SIESTRUNCK

- Ne pas oublier le nourrissage des mésanges, derrière la fenêtre de la chambre.

- Remettre du fromage à la ratière de la cave voûtée.

- Cocher le jour sur l'agenda du Crédit Agricole des Hautes-Alpes.

Il faut jalonner le temps pour qu'il passe sous la maîtrise du gardien. Pas de client, soit. Ça reste admissible. Mais si le temps s'emmêle et vient à disparaître, il ne restera plus rien à penser.

LA forme humaine qui s'imprécise embue mes jumelles d'émotion. Elle monte et a trompé ma vigilance un instant. Il neige tant que les contours flous m'empêchent toute supposition, tout dire. Le pas est régulier et sans hésitation sur les bourrelets avalancheux de la coulée. La démarche est sans gêne et irritante à vue parce que rien de décelable n'est offert à ma curiosité. La silhouette longe le bas des Chazals vers le pont romain de la Lauzière, sans rien ajouter au rythme, sans rien dévoiler, sans autre gestuelle qu'un pas que répète un pas. L'attente est fébrile: mettre un bois sec pour la vie du poêle, vérifier le niveau dans

la bouilloire, jeter un regard furtif au miroir pour la bonne apparence.

Je dirais vingt minutes à brasser les dernières lueurs de la neige épaisse, de la bifurcation du sentier du col des Terres Blanches jusqu'au moilin. Après, comme j'ai tracé ce matin, pour l'accueil, le passage est plus facile.

Je ressens ce que jamais: la difficulté du rien faire qu'à attendre. Attendre le bruit des pas au sortir du tracé, attendre le choc des semelles qui se déneigent sur les marches de l'entrée, attendre un raclement de gorge ou une parole d'avant se voir, ou une canne de ski qui tape le montant de la porte. Précédant ces heurts qui déchirent l'éternité de la rencontre, j'ai senti son approche. J'ouvre et je regarde dans la lumière crue de l'encadrement celui que je reconnais de suite, car je le connais depuis toujours. L'Autre qui me visite si tard, c'est MOI.

Dormillouse, les Enflous, le 16 février 1990 ●

En 1861, Whympers, le célèbre alpiniste anglais, vient de réaliser la première du Pelvoux. Sans doute afin de reconnaître les accès du Mont Viso, il traverse le Queyras. Il loge dans les auberges, celles qui reçoivent d'ordinaire commerçants et maquignons. À Abriès, "Chez Richard", il constate que les habitants "de ces vallées sont toujours infestés par certaines petites créatures dont l'agilité égale le nombre et la voracité. (...) L'intérieur des auberges fourmille, comme la peau des indigènes, de cet insupportable échantillon de la nature vivante".

Saint-Véran ne vaut guère mieux: le village "n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'il est considéré comme le plus élevé d'Europe. (...) La misérable auberge (témoigne) d'une grande pauvreté. On n'y trouve (...) ni viande, ni pain, ni beurre, ni fromage". En plus, l'hôtesse reste dans sa chambre jusqu'à son coucher, ce qu'il trouve inconvenant. Les différents dialectes lui sont incompréhensibles. "On pourrait se croire en Chine" dit-il,

avec ces langues qui changent en l'espace de quelques kilomètres. À La Chalpe, le curé le chasse en le traitant de déserteur. En pleine nuit il décide alors de bivouaquer et établit son campement sur une fourmillière. Même la nature est contre lui.

À Ville-Vieille, on lui sert du pain cuit depuis un mois à peine. Pour la première fois depuis dix jours il lui était possible "d'en manger sans le découper en petits morceaux pour le faire tremper dans de l'eau chaude".

Enfin, il passe l'Izoard, évite, le 15 août, "les indigènes errant par les chemins, dans tous les différents degrés de l'ivresse". Il trouve le repos à l'hôtel de l'Ours à Briançon. Il repart à pied pour Grenoble, faute de place dans la diligence. Surpris dans le Lautaret par un violent orage, il est contraint de s'abriter dans l'hospice, plein "d'ouvriers employés aux travaux de la route, dont les vêtements mouillés "exhalent les vapeurs les plus odieuses". À La Grave, les aubergistes le retiennent de force,

ROSELETTE

par Pierre ROUSSEAU

pour lui éviter de passer sous les chutes de pierres qui s'abattent continuellement sur la route.

Dès le début du XXème siècle, les aubergistes du Queyras et de nouveaux entrepreneurs vont construire de "vrais" hôtels, de ceux qu'on peut indiquer sur les guides touristiques. Dans les années 30, la première remontée mécanique est construite à Saint-Véran. C'est une autre histoire.

L'aventure de Edward Whymper est une aventure de tous les temps. D'une part il ne fait le moindre effort pour comprendre les indigènes, comme il les appelle. Seules les montagnes l'intéressent. D'autre part, il a l'accueil qu'il mérite, car il est complètement inattendu dans ce pays, incongru. Il n'a aucunement la démarche du voyageur, du pèlerin, du colporteur, qui s'adaptent au pays traversé. Pour parvenir aux sommets et les "conquérir", il n'a fait qu'une longue marche d'approche pleine de poux, de puces et de très peu d'êtres humains. Inattendu en Queyras, Whymper

raisonne comme s'il était attendu, comme si des lieux prévus pour recevoir les personnes de sa trempe existaient, comme il y en avait déjà en Suisse, à Chamonix et, un peu, en Vallouise. ● ●



Il avançait lentement, dans les hauteurs de l'immense chaos, effaçant au fur et à mesure les cimes qu'il dépassait. D'un seul coup, s'offrit le paysage dont la splendeur lui coupa le souffle.

Arrêté, suspendu au-dessus du fond de la "vallée de la Clarée", le grand nuage gris plombé devint tout blanc d'émotion.

Était-ce cette émotion ou bien le froid de l'hiver qu'il apportait du Nord ? Il fut secoué d'un épais frisson. Ce fut comme un butoir. La fin du grand voyage.

Fatiguées d'être serrées comme dans un train bondé, frigorifiées, toutes les gouttes d'eau se quittèrent dans le murmure d'un long froissement. Seules ou encore groupées avec quelques compagnes, laissant filer devant quelques grêlons pressés, certaines s'étendaient de suite sur les glaciers et les névés qui veillaient là-haut dans le silence; d'autres tombaient en flocons alanguis et se posaient doucement sur les rochers gris, sur la terre brune et verte qui s'était refroidie de les attendre depuis des semaines. Les dernières,

après en avoir caressé les pierres, touchaient enfin le torrent amaigri. Là, après des baisers mouillés de retrouvailles, elles se fondaient à leurs parentes et amies et se buvaient avidement leurs histoires de voyage et les nouvelles de la vallée.

Toute la soirée, puis toute la nuit, elles tombèrent ainsi, mollement, comme un immense et doux manteau qu'on jette au ralenti. Au matin, toute la Vallée était sous ce manteau d'hiver.

Nicolas s'éveilla. Il garda encore un moment les yeux fermés, comme il aimait. Et puis, intrigué, il ressentit que le silence de la maison était étrange.

Prêtant l'oreille, il entendit dans un bruit feutré, le crissement de pneus cloutés, le mitraillage au ralenti ouaté des pneus à chaînes et quelques cris d'enfants levés plus tôt que lui.

Il bondit à la porte fenêtre du balcon et l'ouvrit. De petits paquets de neige collés aux bois des carreaux tombèrent sur le parquet et fondirent

aussitôt à la chaleur de la maison. Nicolas, muet de joie silencieuse, reçut comme un cadeau l'ait froid, un paysage blanc merveilleux, la certitude de joyeux plaisirs. Quelques flocons pleins d'amitié se posèrent doucement sur son visage tendu, dans ses cheveux, ses sourcils, le bout de son nez et un autre au coin des lèvres, comme un baiser froid et humide qu'il attrapa avec sa langue.

Avant de crier sa joie et réveiller la maisonnée, il contempla encore: on ne voyait presque plus les étoiles entre les nuages qui filaient, la nuit fondait peu à peu dans un jour encore très pâle. Bientôt il serait jaunâtre et puis le rond d'or du soleil allait apparaître derrière "la pointe de Pécé", se dégager des rocs et monter dans le ciel redevenu bleu. Il savait que toutes les cimes se détacheraient sur ce ciel pur comme des découpages soigneusement faits au ciseau.

Tout était beau! Tout était formidable!

Nicolas aspira un grand coup d'air froid dans ses poumons et cria sa joie.

Ce fut une journée de glissades, de culbutes et de combats de boules de neige.

Le soir, une fois couché, Nicolas se releva doucement et entr'ouvrit la fenêtre: il s'était remis à neiger. Un flocon superbe voltigea et se posa sur sa main. Il se hâta de refermer la fenêtre et regagna son lit, son flocon sur la main. S'étant débarrassée de son manteau vaporeux, une jolie goutte d'eau apparut, transparente, sur sa peau d'enfant. Il ferma les yeux et Roselette (c'était le nom de cette goutte d'eau) lui raconta son histoire.

Roselette était la petite fille d'une maman Rosée.

Elle était née avec des milliers d'autres petites sœurs, un matin frais, dans la grande prairie verte et pentue qui est aux flancs du "Mont Sagot", vous voyez ? derrière le "Rocher des Balmes", celle qui est toujours fraîche, exposée au Nord-Est, pleine de fleurs de montagnes multicolores. Le matin, quand il se lève, le soleil la regarde un peu de biais avec ses premiers rayons de lumière et de chaleur avant de la

quitter un peu plus tard, dans la course céleste.

Roselette était née délicatement en équilibre en haut d'une herbe tellement fine qu'elle se courbait sous le poids infime de sa nouvelle compagne.

Roselette était comme toutes ses sœurs aussi resplendissante qu'un diamant, étincelant dans le soleil matinal de tous les feux de l'arc-en-ciel. On pense souvent que ce chatoiement est dû au soleil. C'est une erreur de poète. En fait, ce sont toutes les étoiles de la nuit, brillantes, scintillantes, bleues, vertes, roses ou jaunes ou rouges qui, le matin venant, ne pouvant plus être admirées dans le ciel, viennent se poser un peu partout sur la terre. D'ailleurs, la meilleure preuve, mathématique, c'est que, comme les étoiles, on n'a jamais pu compter les gouttes de rosée.

Le ciel était sans nuages ce jour-là et une douce chaleur emplait bientôt l'air de la prairie. Il faisait si bon! Mais le monde est ainsi fait qu'un parfait bonheur n'est jamais longtemps tranquille.

Entre quelques pieds d'herbes, au milieu de son ouvrageux tissage de soie, une petite araignée rouge demanda à boire à Roselette qui accepta bien volontiers. Roselette pria l'herbe fine sur laquelle elle se balançait de bien vouloir se courber un peu plus afin d'atteindre l'artiste assoiffée.

On dit bien qu'un bienfait n'est jamais perdu, on le dit! En tout cas c'est ce qui sauva Roselette! Du bas des herbes où elle était ainsi involontairement cachée, elle entendit un grand bruit approcher à toute vitesse et vit d'un coup, volant en rase motte à tire d'aile, une bande de boules-de-plumes qui, avec des cris de joie, cherchaient à avaler le plus de gouttes de rosée possible! Cette vie sur terre était bien agitée! Pour éviter tous ces dangers, se donnant le mot avec ses petites sœurs, elles éteignirent leur lumière et s'endormirent. Dans un sommeil réchauffé par le soleil, elles se sentirent devenir légères, légères, rêvant de fantaisies et d'aventures comme des jeunes filles évaporées.

La fraîcheur de l'air réveilla Roselette. Ouvrant les yeux, elle chercha l'herbe fine sur laquelle elle s'était endormie: disparue! Elle était entourée de ses sœurs de la prairie et leur groupe faisait un tout petit nuage blanc montant au flanc de la montagne vers les sommets enneigés et le ciel d'azur. De temps en temps, certaines traînaient un peu; un moment séparées du groupe, elles flânaient, curieuses d'un chamois audacieux perché un rocher perdu, puis recollaient au peloton blanc, s'élevant lentement comme un ballon aux formes fantasques des rêves. Tout en rejoignant d'autres petits groupes, elles voyaient en bas "la Clarée", de torrent bruisant et cascasant, devenir un ruban brillant, serpentant dans la vallée qui s'enfonçait, rapetissant ses villages et ses bergeries plus haut dans les alpages. Roselette et ses sœurs, leurs groupes maintenant rassemblés comme un grand troupeau moutonnant, étaient poussées par un vent de chien. Il s'était levé sans bruit en s'étirant du Sud. Il avait tourné en rond dans le grand cirque

de montagne, cherchant le meilleur passage, faisant passer des ombres dans la vallée avec son troupeau des hauteurs. Puis se décidant, il l'avait fait grimper jusqu'au col, entre "la Pointe de Pécé" et "le Rocher qui répond". Le grand nuage blanc avait quitté la vallée comme à regrat, se déchirant un peu aux pointes des glaciers et puis avait disparu, laissant toute la place au soleil. Roselette commençait un grand voyage.

Après des heures et des heures, montant et descendant au gré des courants d'air, de la chaleur et du froid, Roselette était arrivée au bord des montagnes avec ses sœurs. Devant elles et sous elles s'étendaient de grands paysages plus calmes de plaines et de collines. D'autres nuages de toutes tailles les avaient rejointes et maintenant il y avait dans le ciel un immense rassemblement de plusieurs pays, avec quelque bousculade, les uns voulant passer par-dessus les autres ou bien les dépasser. Certains se mélangeaient, il fallut à nouveau un bon coup de vent pour que tout le monde puisse se remettre en marche

à peu près dans la même direction. Roselette était bien fatiguée; pour comble de difficultés, le soleil plongea loin dans la terre et tout se trouva dans le noir. Commença le voyage de nuit et Roselette s'endormit, serrée contre ses compagnes. C'est le froid qui la réveilla en sursaut recroquevillée sur elle-même; elle tenta de se raccrocher aux autres, les manqua et se mit à tomber. Comme une réaction en chaîne, ne se tenant plus les unes les autres, toutes se mirent à tomber doucement dans l'air chaud d'une nuit d'été. Après tout, c'était très agréable et elles jouèrent à s'étirer la plus longue possible. Mais tout jeu a une fin; là, ce furent le sol, les arbres, les maisons. Roselette n'eut pas le temps de se regrouper sur elle-même et éclata en deux quand elle heurta l'ardoise d'un toit. D'un côté Rose, de l'autre Lette. Heureusement, glissant toutes deux comme sur une luge, elles se réunirent à nouveau dans la gouttière et Roselette retrouva toutes ses compagnes dans un flot de gargouillis joyeux.

Quelle nuit de folie! De gouttières en caniveaux, en rigoles, en petits ruisseaux imprévus, par tous les chemins de descente, Roselette et ses amies déchaînées dévalèrent vers le large lit de bancs de sable où se traînaient langoureusement d'autres amies. Emoustillées par ce flot de folles invitées imprévues, elles ne furent bientôt plus qu'un fleuve d'eaux tumultueuses.

Epuisées par la quantité et la rapidité de toutes ces aventures nouvelles, Roselette se hissa comme elle put sur une feuille flottante, s'étala de tout son long et s'endormit à nouveau.

Le réveil fut cette fois confortable et amusant. Pendant son sommeil, une fourmi s'était agrippée à l'embarcation minuscule de sauvetage; elles devinrent vite amies et se racontèrent leur histoire. Le grand fleuve s'était assagi durant la nuit. Roselette s'était assise en boule à l'avant et la fourmi dirigeait à l'arrière en s'aidant d'une brindille. Elles se turent bientôt, toutes au spectacle des rives où tantôt d'un côté tantôt de l'autre, se reflétaient

dans l'eau des châteaux magnifiques. Elles étaient tout à leur admiration et c'est ainsi que l'accident arriva.

Il y eut un grand choc. Leur embarcation venait de heurter la pile d'un pont. La feuille se mit à tourner dans le courant et projeta Roselette au flanc noir d'un long bateau. Elle n'eut que le temps de crier au revoir et courage à la fourmi qui manœuvrait désespérément et la perdit de vue.

Roselette n'y pensa bientôt plus, occupée à constater, émerveillée, combien sa famille était immense et variée.

L'avant un peu levé, comme fier, le bateau poussait sa proue dans l'eau, fendant la masse liquide comme un ciseau qui entre dans le tissu. Cela faisait jaillir de chaque côté un gros ourlet boursoufflé, tumultueux, bouillonnant, qui lançait très haut, inlassablement, des poignées de gouttelettes brillantes. Certaines, rapides et fortes, giflaient tout ce qu'elles rencontraient sur le bateau. D'autres plus légères volaient par-dessus pour aller replonger dans la vague ondulante et écumeuse qui

s'apaisait progressivement loin derrière le bateau.

Le spectacle était infiniment pareil et différent et Roselette demeura longtemps à l'admirer. Heureuse de faire partie de ce monde impressionnant de grandeur et de profondeur, elle se laissa enfin glisser et s'immergea dans ce bonheur.

Pendant des mois, elle ne cessa plus de faire à chaque instant de nouvelles découvertes. Son monde aquatique était décidément plein de merveilles. Il faudrait des journées et des nuits pour raconter ses amitiés, ses rencontres, ses jeux, ses peurs aussi. Mais le souvenir le plus extraordinaire qu'elle ramena de son séjour fut la partie qu'elle joua, très loin, avec une baleine qui, pour amuser Roselette et ses amies, les soufflait en l'air le plus haut possible. Et elles sautaient, sautaient dans les éclats de rire et les éclaboussures.

Le retour de ces magnifiques vacances commença de se préparer. Le soleil chauffait de plus en plus. Roselette avait beau tenter de trouver

un peu de fraîcheur avec les crevettes et les petits crabes qui s'abritaient sous les rochers, elle se sentait aspirée vers la surface et plus elle avait chaud plus insensiblement elle montait. Un jour, vers midi, alors qu'elle était montée imprudemment sur une algue flottante, une mouette en s'envolant l'entraîna dans le ciel. Elle eut une impression de brouillard et perdit connaissance.

Au crépuscule, tout rouge de ses efforts du jour, le soleil était enfin parti au bout de la mer où il entraît précautionneusement comme un baigneur frileux.

Roselette reprit alors connaissance et retrouva des millions de compagnes, flottant très haut dans le ciel. Un vent frais les poussait les unes contre les autres. Bientôt, barrant tout l'horizon, un large nuage rose se mit en route vers la terre.

Ce fut encore un nouveau et long voyage vers le Nord et l'Est et puis le vent tourna. Il tria soigneusement dans les nuages toutes les gouttelettes pour les renvoyer en groupes vers les pays d'où elles

étaient parties au printemps.

Et aujourd'hui, conclut Roselette, j'ai retrouvé ma vallée amie. Et c'est la fin de mon histoire. Je ne t'ai pas ennuyé ?

Comme Nicolas ne répondait pas, Roselette se laissa glisser jusqu'à ses yeux. Elle vit qu'il dormait.

Un peu lasse, un peu triste, elle s'endormit aussi.

Comme une petite larme de nostalgie. ● ●

EN FLANANT DANS LES SOMMAIRES DE TRANSHUMANCES

N° 3. Juillet-septembre 1978: Armée/Tourisme; Relire l'histoire briançonnaise; Délit de vagabondage, entretien avec W. Rabinovitch; Pluriactifs, saisonniers et agriculteurs.

N° 4. Octobre-décembre 1978: Entre ville et campagne, entretien avec Maître Chavanne, notaire à Briançon; L'Office Culturel de Cluny à Briançon; Sur les lieux oubliés d'une ville; Pérou: la face cachée; Afrique et Tourisme; Asthme et Cortisone; La chasse et le frisson du baroud.

N° 5. Janvier-mars 1979: La Blanche, anatomie du trafic de la neige; La crise du ski français; Les acteurs du cirque blanc; Superstation et station familiale; Architectures touristiques; Main basse sur le ski de fond, table ronde avec A. Gatineau, P. Imbert, J. Pinoncelly, W. Rabinovitch, J-G. Ravary.

N° 6. Juin-août 1979: Briançon, ville solitaire, par W. Rabinovitch; Le logement; Souvenirs d'un

"gargouillard"; Itinéraires de paysans-instituteurs en Briançonnais; Racines; Les Yenniches à Grenoble; les manœuvres militaires en terrain libre; Le souk à la main d'œuvre au Maroc; L'émigrant de l'ouest irlandais.

N° 7. Octobre-décembre 1979: Autour d'Emilie Carles: de la lutte contre l'autoroute à la "Soupe aux herbes sauvages"; L'Etat maître-chanteur: routes et industries.

N° 8. Janvier 1980: Voyage au Pays du Passage ou la montagne et ses occupants: texte du diaporama du même nom, avec notes et annexes; L'Etat contre les communes, de Cervières en Clarée; Tourisme et développement rural; 1907: une grève à Briançon.

N° 9. Avril 1980: Dossier 159ème RIA, réalisé en collaboration avec le Comité de Soldats.

N° 10. Août 1980: À quoi sert la montagne ? Les inventions de la "politique de la montagne":



Autriche, Suisse, Allemagne, France; Agriculture et tourisme; Route et désertification; Un dimanche à Carrara, Montagne sans issue, Anne et les mortinateurs, nouvelles.

N° 11. Janvier 1981: Le travail saisonnier et les nouvelles saisons du capitalisme; Saisonniers, intérimaires, précaires; Le cas de l'hôtellerie; Les métiers de la montagne; Les prud'hommes, mode d'emploi; La pluriactivité; Une journée de perchman; Vendanges.

N° 12. Juin 1981: Histoire de Toit, texte du film super 8; Désert... ion, Cormoran acide, Glacis, nouvelles.

N° 13. 1er trimestre 1982: Vues d'une vallée, la Clarée: élevage, alpages, artisanat, forêts; La route, un objet de désir; Champ de tir; Projets touristiques; Le pouvoir local; Bibliographie de la Clarée.

N° 14. 2ème trimestre 1982: Ceux de la Talvera, texte et notes du film super 8.

N° 15. 3ème trimestre 1982: Montagnards et montagnes; La montagne, un no man's land esthétique ? Entretien avec Jean Bocognano; Les cascades de glace et les nouveaux grimpeurs; Contrebandiers et espions en montagne; Etre libraire à Chamonix; L'agriculture traditionnelle à Val-des-Prés. Livres.

N° 16. Hiver 1982-1983: Les stations de sports d'hiver. Vocation ou bavure? Les différents types de stations; La stratégie des promoteurs; Les liens juridiques promoteurs-commune; Le fonctionnement d'une station; L'impact sur l'économie locale; Les cas de Merlette et de Ceillac; Un projet au Lauzet; Le rapport Cambau; Société touristique, société tertiaire; Deux promoteurs: Schnebelen et Godino; Une station d'été: Pornic. Lecture: Les Maquereaux des Cimes blanches de Maurice Chappaz.

N° 17. Été 1983: Frontières en pointillé. La frontière briançonnaise, barrière ou trait d'union, par Pierre Guiter; Vauban, la frontière et le corps du roi; Frontière culturelle et revendication occitane; La guerre pour les frontières (Italie-France 1940-1947), traduit de l'italien par J. Bocognano. Lecture: Le Monde des Vaincus de Nuto Revelli.

N° 18. Hiver 1983-1984: Par les vallées, par les villages. La Vallée, nouvelle de Maurice Pons; La revue

Transhumances, de 1978 à 1982, entretien; L'agriculture dans la petite région briançonnaise; Nouvelles du front de neige (stations, saisonniers, tertiaire); Le désenclavement: un thème porteur; Cervières Airport; Lecture: Gel de Thomas Bernhard.

N° 19. Été 1984: Les paradis montagnards. Péchiney; Vallées occitanes et tourisme; L'hospice de Montgenèvre, histoire d'un lieu de passage; La fortification, de Vauban à Buzzati, séduction et déception; Être indien au Pérou: le silence de la puna. Lecture: Peter Handke, Knut Hamsun.

N° 20. Hiver 1984-1985: La Neige. Psychanalyse de la neige par Gilbert Durand; La Neige et le folklore; La Neige et le cinéma; La Neige et le décor touristique. L'ancêtre de Péchiney à L'Argentière. Lecture: l'œuvre de Corinna Bille.

N° 21. Été 1985: Le saisonnier et son ombre. Jeux de la poudre et du printemps, nouvelle; Dans les Hautes-Alpes l'emploi salarié agricole peut-il aussi être rural ?

Quelques rapports sur les saisonniers; Force humaines, forces des eaux-lumières, le barrage et les hommes, entretien avec Maurice Chappaz; De l'éboueur au perchman; Alpes du Sud fiction ou quand les aménageurs scénarisent; Stations et interconnexions; Réallon. Lecture: Les Autonautes de la Cosmoroute de C. Dunlop et J. Cortazar.

N° 22. Hiver 1985-1986: En train dans les vallées occitanes par Enrico Pieri; Etude sur les torrents des Hautes-Alpes par Alexandre Surell; Surell et la solidarité plaine-montagne; Ananea, pays de l'or, film super 8 tourné au Pérou; Tourisme et roman, revue des livres.

N° 23. Été 1986: La Clarée de part et d'autre. La maîtrise du développement; les communes et le développement touristique; L'Agriculture; Les finances communales; La maîtrise du foncier, par Antoine Lauginie. Lectures: Evocations radioactives en montagne.

N° 24. Été 1987: Montagne terre d'accueil. L'accueil, de l'état de guerre à l'état d'esprit; Savoir-faire, savoir-être et être-là, table ronde du Cedaet; Sourire, la théorie de l'élastique; L'accueil, ça se cultive. Lecture: Marie Redonnet, André Dhôtel.

N° 25. 1988/1: Le Silence de la montagne. Vive le chant du coq, gare à la basse-cour, entretien avec Philippe Kaepelin; L'Oreille absolue de Thomas Bernhard; Quelle frontière ? Une transhumance par dessus les glaciers en Val Venoste; Tourisme rural intégré en Casamance; Accueil: le sourire français; La Verte, nouvelle.

N° 26. 1988/2: Tiendront-ils la route ? Pour la Clarée. Les présents parallèles de Michel Crespín, entretien; Briançon, la vie et le style, récit; La mine de Cogne, récit de Giuseppe Giacosa; Mountain Wilderness. Lecture: trois polars des montagnes. ● ●

TRANSHUMANCES 30

AU REFUGE

Encore cent mètres et on y est !	1
Pierre Charmoz: Les Contes de Ricou	2-4
Les Grisons en 1552	5-6
Maurice Chappaz: L'Eternité de la cabane	6
René Siestrunck: Un Cartographe	7-8
Joël Bénétteau: Le Client	9-10
Whymper en Queyras	10-11
Pierre Rousseau: Roselette, nouvelle	11-14
Aux sommaires de Transhumances	15-16

Illustrations de NIMOS

Transhumances, revue saisonnière, paraît depuis 1978, deux fois l'an. Elle est publiée par l'association du même nom, domiciliée au Rosier, 05100 Val-des-Prés.

Directeur de la publication: René Siestrunck

Rédaction: Luc Marchello, Marc Pascal, René Siestrunck

Imprimé par Imprim'Vite, 26 bis rue de Valserres 05000 Gap. ISSN: 0182-3108. Dépôt légal: 4ème trim. 1990.

Abonnements: 50 francs pour 4 numéros. Soutien: 100 francs. CCP 247 38 D Marseille

